

tout ce qu'ils touchent, le mépris avait flétri toutes les fleurs comme toutes les affections de son existence. Il lui avait été permis de toucher aux fruits de tous les arbres de ce monde, hors à ceux qui se nomment : estime et bonheur ! Elle avait pu vider toutes les coupes, hors celle du respect des autres auquel elle n'avait point droit, puisqu'elle ne s'était pas respectée elle-même. Aussi, pour ces femmes tombées, quel rafraîchissement, quel éblouissement, quel avenir, quelle vie nouvelle que celle qui maintenant les attendait. Il y a dans les promesses que leur fait Narcisse un imprévu qui se précipite à genoux et les fait spontanément chrétiens.

Mais la *Légende* ne justifierait pas son nom, si à cet étonnement, à ce renouvellement du cœur ne se mêlait quelque chose qui rentrât davantage dans les idées du temps et n'accordât, avec des siècles où le merveilleux du catholicisme succédait au merveilleux de la fable. De même que certains usages tenant aux mœurs antiques ne furent pas brusquement supprimés : de même dans la crainte d'effrayer par un spiritualisme absolue les catéchumènes craintifs et leur faire concevoir plus facilement des vérités abstraites, le bien comme le mal furent personnifiés, anges et démons prirent une figure nettement accusée, les vertus et les vices devinrent des créatures à part.

S'agit-il de peindre la lutte d'un bon contre un mauvais principe, de rendre un combat que soutient un cœur dans lequel le repentir fait une brusque invasion, mais qui s'effraie cependant encore des difficultés qu'il devra vaincre. Le démon n'est plus seulement un esprit de ténèbres, instigateur de pensées que doivent suivre des fautes, il intervient d'une façon directe, argumente, controverse, prend tous les aspects de la Prothée antique. Au lieu d'expliquer et d'analyser froidement les réflexions qui se heurtent dans une âme indécise, d'étudier minutieusement et psychologiquement l'état d'une créature qui se débat et qui flotte entre le bien qui l'attire en haut et le mal qui redemande sa proie, les légendaires qui écrivaient pour de nouveaux convertis, pour un peuple enfant, pour des hommes habitués à la représentation de toutes les passions comme de toutes les vertus, ont hardiment personnifié sous la figure du démon la résistance des penchants mauvais contre les allocutions plus nobles de la vertu. Les analyses métaphysiques des passions se sont changées en une action vivante et dramatique.

Aussi voyons-nous dans la légende de sainte Afre, cet esprit rebelle entrer en lutte avec la convertie dont l'âme

lui échappe. La pécheresse demande le baptême ; Satan ne veut pas abandonner une conquête sur laquelle il a des droits anciens ; il la réclame, il étend la main pour la saisir...

Sous l'apparence d'un Ethiopien hideux, sombre, farouche, dont le corps est rongé par une lèpre vive, emblème des vices qui dévorent la créature livrée à ses instincts pervers, il s'adresse à Narcisse avec un gémissement :

— Pourquoi m'enlèves-tu les âmes que j'ai gagnées ?

Alors commence entre l'évêque et le démon une discussion conservée dans les vieux textes. Les questions religieuses y sont longuement traitées, et le démon ayant confessé la divinité du Christ son ennemi, réclame de nouveau Afre comme son bien.

— Je rends à Dieu sa créature ! répondit Narcisse.

— Et moi aussi, je suis sa créature ! Rends-moi donc aussi à mon créateur !

Klopstock avait-il entendu ce cri qui vous touche, de quelques livres qu'il soit sorti, quand il créa Abbadona, l'ange maudit, qui, du sein de l'enfer, se repent de son crime et aime le Dieu qui le châtie justement ?

Le démon veut une âme, une âme à perdre et à torturer plus tard ! Mais Afre a vu la lumière divine, Narcisse triomphe de l'Esprit de ténèbres qui se venge de sa défaite en étouffant le monstre qui défendait l'approche de la fontaine des Alpes-Julienues, et le lendemain, quand les grands mystères ont été signalés à ces femmes, l'eau du baptême coule sur leurs fronts humiliés ; et dans cette maison, jadis asile mystérieux du crime, tout semble maintenant rayonner de pureté et d'innocence.

VIII

Afre est entrée dans son palais. Elle a dépouillé ses ornements profanes, elle prie, elle pleure, elle maudit le passé. Elle a ordonné à ses esclaves de fermer les portes et d'interdire l'entrée de son appartement. Mais la Cypriote n'a pas le droit de se refuser à une célébrité qui lui fait maintenant horreur ; ses convives habituels veulent la voir, ils la demandent en vain ; les serviteurs obéissent aux ordres qu'ils ont reçus et refusent de les introduire. Ils insistent, et leur audace ne reculerait pas devant une nouvelle insulte envers la courtisane, quant Afre qui les entend prend une résolution subite, et, franchissant le seuil de la salle dans laquelle ils sont résolus à l'attendre, elle paraît à

leurs yeux, non plus dans tout l'éclat d'une somptueuse parure, mais pâle, les yeux rougis par les pleurs, vêtue d'un sombre et rigide costume.

— Qui demandez-vous et que venez-vous voir ? leur dit-elle. Afre est morte ! Jamais plus vous ne vous assiez à sa table, et le son des lyres mélodieuses ne s'entendra plus dans sa demeure. Sortez donc ! De ma jeunesse flétrie et de mes égarements le repentir est enfin sorti pour me relever à mes propres yeux !

Cette apparition soudaine, le changement qui s'est faite en elle causent à ces hommes une sorte d'effroi. Ils abandonnent cette maison et se demandent les uns aux autres qu'elle cause peut avoir si brusquement changé la vie de cette femme. Tandis qu'ils passent en revue les motifs ou les caprices auxquels elle obéit, Afre a pris une grande décision.

Elle appelle ses suivantes, leur ordonne de porter sur une place voisine tous les objets qui lui retracent sa vie passée. Elle y ajoute ses parures, ses manteaux de pourpre, ses robes Tyriennes, ses gazes de Cos, ses bijoux, ses essences qui valaient le poids même des perles, et quand ce sacrifice, que la femme hier coupable faisait au Dieu qui l'avait purifiée, fut préparé, elle prit une torche et mit elle-même le feu au bûcher.

Quelques heures plus tard elle fut mandée chez le gouverneur.

— N'êtes vous pas Afre la courtisane ? lui demanda-t-il.

— Je suis Afre la chrétienne, répondit-elle.

L'insulte répondit à sa profession de foi, on lui jeta les hontes de sa vie au visage pour lui persuader qu'un Dieu, dont l'essence est la pureté, ne pouvait appeler à ses autels une créature comme elle. Elle resta calme sous le mépris et se contenta de répondre :

— Le Christ m'a pardonné !

Le soir même un second bûcher s'allumait dans la ville d'Augsbourg ; cette fois, il ne consumait pas les richesses de la fille Chypre, mais le corps de la femme repentie, dont le Seigneur daignait faire un martyr.

— 000 —

PENSÉE.

DU MARIAGE.

Ne vous mariez jamais sur le coup d'œil, et sans réflexions ; la beauté et la laideur reviennent presque au même. L'une à l'autre diminuent à à force de les voir. Quand les femmes manquent par la qualité du cœur, c'est bien peu de chose que le reste.

MME ST LAMBERT.